

Raconteries

d'un nivernais

Daniel JOUANNET
septembre 2014

N° ISBN 978 29 527 6446 9

- 1 La Loire des Nivernais
- 2 Confiance ...
- 3 Un couteau
- 4 Les dimanches
- 5 A ma mère
- 6 La soupe de pain perdu
- 7 Les oncles de la campagne
- 8 L'épicier

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A mon maître

*...«je suis un ivrogne de rêverie !
Ah ! Si j'avais une secrétaire de mes rêves ! ...
Le jour, j'allume seulement ma pensée.
Elle est parfois morne comme un feu qui ne veut pas prendre.
Mais dès le sommeil elle flambe.
Mon cerveau est une usine de nuit».*

Jules RENARD

Ces phrases, j'ai souvent pensé que j'aurai pu les écrire. Comme lui, j'ai toujours beaucoup rêvé et pour moi aussi, la nuit, les mots s'allument comme des braises. "Ah ! Le mot juste !" s'évertuait-il ! Il les choisissait comme un orfèvre les pierres précieuses. Je le révère comme un maître, et un peu aussi parce que je suis nivernais comme lui. Tout autre rapprochement serait d'une excessive prétention.

Comme certains ont besoin de courir, de jouer d'un instrument, ou de peindre, moi j'écris comme on respire.

Ici, chez nous, au pays de Renard, c'est la Nièvre. On la connaît si peu, comme une campagne anonyme qu'on peut y passer sans le savoir. Même la Loire ne fait que la longer ! Et puis, les nivernais sont plutôt effacés, taiseux, mais ce sont mes sujets préférés.

La Loire des Nivernais.

La Loire, je l'ai découverte jeune enfant presque en même temps que le reste du monde. C'est comme si elle avait toujours fait partie de ma vie, comme une grande sœur. Découvrir la mer, c'est un instantané, un moment fort. La Loire, c'est différent : on apprend à la connaître jour après jour comme un familier qui partage notre vie, comme on s'habitue à sa nourrice, naturellement.

Les hommes ont dû utiliser très tôt les fleuves pour se déplacer, sinon comment leur auraient-ils gardé ainsi le même nom sur tout leur cours ? Sans les panneaux, ceux qui passent chez nous ne sauraient pas distinguer la Loire de l'Allier. Les Nivernais, si ! Mais c'est vrai qu'elles se ressemblent comme deux jumelles jusqu'au bec d'Allier juste après Nevers. Après, il n'y a plus que la Loire qui fait frontière à l'ouest du département. S'écoulant vers le nord, chez nous, de la rive droite, elle va vers la droite, comme on lit et écrit, naturellement. On ne la connaît guère de l'autre rive.

Vivante la Loire ? Bien sûr ! Le plus souvent, elle est accueillante et, dans ses bras, partout, les hommes se sont toujours facilement abandonnés.

"Etre né sur les bords de la Loire se revendique! " paraît-il ! Je n'en suis pas né bien loin, pour autant, je suis fier d'être un enfant d'adoption. Je n'ai jamais bien compris

pourquoi ce sont les derniers servis de son voyage qui se sont vus décerner le titre nobiliaire de « Pays de Loire ». Comme si elle prenait sa source à Gien ou Orléans ! A Pouilly, c'est pourtant là qu'elle est à mi-chemin de son parcours, et ça ne nous empêche pas d'être autant « de Loire » que ceux d'avant ou bien d'après, d'être aussi des "ligériens" !...?

De la Loire, je ne me suis jamais vraiment éloigné. Là où j'habite maintenant, je l'entends de chez nous. Même si je ne l'ai pas sous les yeux, comme l'enfant ressent à distance la présence maternante et aimée, je ressens sa présence enveloppante, étalée. On dit que c'est le dernier fleuve sauvage d'Europe, mais elle n'est ni vraiment surprenante, ni hostile à ses familiers ; elle est seulement imposante, débordante parfois de sa puissance ; sinon, c'est une pacifique, langoureuse et accueillante, toute en charmes insolites. Aller dans son lit immense, ce n'est jamais se perdre vraiment et pourtant, vite éloigné des vues connues, hors des bruits habituels, on perd ses repères ; on peut s'abandonner avec volupté dans ses plis sablonneux, s'attarder dans l'impasse d'un bras fermé, s'égarer dans la petite jungle de ses verdiaux, mais c'est sans angoisse et même avec délices. Elle dévoile des secrets de sa vie, à voir et à entendre, mais seulement à certains, à ceux qui l'aiment ; il faut les mériter dans la paix de son cours et alors, elle vous emmène ailleurs, vous dépose malicieusement un peu plus loin que prévu, sans brutalité ; il faut seulement connaître sa sensualité et respecter ses humeurs. Quand la mienne est maussade, auprès d'elle je ne me sens pas triste ; c'est un peu ma fille de joie...

Alors sauvage, notre Loire ? Quand ça la prend, oui ! Mais je n'ai jamais connu ni ces sables mouvants redoutés

comme des diables des marais, ni ces traîtres tourbillons dont on entend encore parler comme d'inquiétants maelströms; bien sûr, quand la crue menace et que le courant s'accélère, ça se produit, mais il faudrait une curiosité bien téméraire pour éprouver le besoin d'aller vérifier. Sinon, regardez-la passer sous les ponts, bien docile, soumise, presque civilisée !

Notre Jules Renard qui, à ma connaissance ne prit jamais que le train, a dit d'elle que "c'est un fleuve de sable parcouru par un mince filet d'eau". Il est vrai que parfois, elle s'étale comme un delta intérieur, ou bien en été, elle peut prendre des allures d'oued nord-africain. C'est à ces moments-là que je la préfère, assoupie, langoureuse sous le soleil. L'étiage semble ralentir le temps aussi bien que son cours et la lumière lui va si bien ; elle arbore des camaïeux de vert aux rives et scintille de ses sables surchauffés. On se sent alangui, on a des envies de paresse. Alors, on va s'asseoir quelque part auprès d'elle et on la contemple, comme une belle endormie. Certains la peignent, la photographient, la stylisent : c'est bien une beauté ! Elle retient les regards.

Regarder couler l'eau, comme le murmure rassurant d'un sang qui circule ! J'ai fait cela si souvent ! Quand on est enfant, c'est prendre conscience du temps et de la vie qui passent .

Que de fois j'ai rêvassé ainsi au bord du courant. Ou alors, j'allais pêcher « à l'eau boule ». N'importe quel gamin habitant sur les bords de la Loire sait vite taquiner ainsi le goujon, les pieds dans le courant jusqu'aux genoux à remuer le fond vaseux.

C'est ainsi que j'ai appris à reconnaître l'odeur de la Loire, si particulière, un peu fétide il est vrai, odeur montant des bancs de sable et de graviers vaseux dégagés

par l'étiage, à l'aimer comme la fragrance d'un familier.

Les années ont passé depuis, et comme on dit, l'eau a coulé sous tes ponts, ma Loire ! Mais j'aime toujours à revenir me promener sur tes berges. Tu étales toujours ton ancestrale présence avec les charmes naturels et imposants d'une vieille maîtresse des lieux ; tu changes moins vite qu'un bord de mer mais tu n'es jamais tout à fait la même non plus et tes humeurs subtiles s'anticipent à qui te connaît. Je crois que je reconnaîtrais entre mille l'odeur de ta vase, celle des marais primitifs sans doute, écœurante il est vrai à celui qui ne te connaît pas. J'aime venir te voir même quand tu sembles tourmentée, que tes eaux tourbillonnent comme mes pensées, que tes remous fixent nos regards comme une hypnose pour engloutir nos peurs. Maintenant, tes bords sont comme les bords de mer, des coins à flâner, des chemins de rêves, de rêve de Robinson ? Et quand les jours diminuent, que la froidure nous retient dans nos maisons, venir te voir dans tes édredons de brume est un autre plaisir : quand tu te fais fantomatique dans la nébulosité ouatée de l'hiver, tu sembles engourdie, assoupie. On te respire, on te parle secrètement comme pour ne pas te réveiller car si tu restes au lit, tes réveils de printemps peuvent être ravageurs.

Ma Loire !.... si le sort le permet, j'aimerais bien que, le moment venu, tu emportes ce qu'il restera de moi ...

Confidence

Un ch'tit ? Chez nous en nivernais et alentours, c'est un petit, un enfant, car on dit également une ch'tite ! C'est aussi tout simplement quelqu'un de petite taille. Ecolier, moi, j'étais ch'tit aux deux sens du mot. Petit dernier jusqu'à l'âge de la primaire, j'aurais - m'a-t-on raconté - fatigué mes frères autant que ma mère avec mes *piouneries*, c'est-à-dire, mes pleurnicheries, mes impatiences, mes demandes, mes attentes. On me dit encore aujourd'hui que j'ai peu de patience, ce que je conteste, mais allez savoir ? On ne se rend pas compte : celui que les autres connaissent n'est pas celui qu'on croit être. D'ailleurs, on en apprend sur soi toute la vie. Je n'ai jamais bien apprécié ce mot-là car quand on disait : "il est ch'tit çui-là" ou "c'est ch'tit ça" , ça n'était pas une gentillesse car ça veut dire aussi mauvais, et l'estime de soi en prend un coup.

"Quand t'étais p'tit, t'étais aussi affamé de savoir, qu'assoiffé d'amour ! " ...

C'est ma marraine qui m'a fait cette confidence inattendue, peu avant de nous quitter, la pauvre vieille. Pourquoi m'a-t-elle dit ça ? Je ne sais pas vraiment. Étonnante remarque livrée comme ça, comme un petit secret conservé qu'on s'interdit d'emporter avec soi en se disant que ça pourrait servir. Moi, je l'aimais bien ma marraine, au moins autant que maman et même peut-être un peu plus parfois, enfin ! ... C'est vrai qu'elle n'a pas eu d'enfant. C'est vrai aussi que

c'est elle qui m'a payé mon premier livre - Les merveilles de La Nature - que j'ai encore et qui a tant excité ma curiosité qu'il a sûrement compté beaucoup dans mes orientations intellectuelles . Mais, surtout, elle a peut-être été déterminante dans la volonté familiale de faire de moi un instituteur, un peu contre mon gré. Elle, n'avait pas pu être institutrice comme elle l'aurait tant souhaité alors qu'elle aurait pu, alors qu'elle en rêvait mais que sa maîtresse rejetait. N'a-t-elle pas elle-même manqué un peu d'amour malgré sa personnalité affirmée ? Elle était intelligente et sensible. J'ai toujours aimé discuter avec elle comme les rares fois où, enfant, nous avons passé le dimanche après-midi sur les sables de la Loire. Je m'en veux de l'avoir un peu délaissée plusieurs années, trop longtemps. Elle m'avait déjà fait des confidences sur notre mère : *"elle n'était pas très maternelle c'est vrai, mais qu'est-ce que tu veux, des enfants, elle en a eu trop et trop jeune; alors faut pas lui en vouloir"*. Ben ! Je lui en ai jamais voulu ! Comme tous les gamins, je ne savais pas ce qui me manquait car avant d'en être conscient, on renonce naturellement à mendier l'affection qu'il faut partager ou alors simplement des yeux; c'est peut-être ce qui me donnait, comme aux pareils que moi, ce regard parfois éperdu ou fuyant, de chien farouche que je me trouve sur certaines photos.

Je n'étais pas le dernier mais l'avant-dernier de six enfants d'ouvrier. Alors, à part le journal et quelques autres lectures, il n'y avait pas de livres à la maison dans les années cinquante. Si j'étais arrivé au monde chez les bourgeois ou les aristos, peut-être que j'aurais été un enfant précoce. Va savoir ? On habitait juste en face l'école du village et je n'avais pas quatre ans que Monsieur l'Instituteur s'était pris d'intérêt pour moi. Sur le bord de fenêtre d'où je voyais la cour de récréation, je faisais mes lettres avec application,

comme mes frères. C'est que je voulais y aller à l'école ! C'est comme ça que je figure sur la photo de 1951, en barboteuse, tenu par un de mes aînés, au milieu de tous les élèves, alors que je n'y suis allé que plus d'un an plus tard et là où nous avons déménagé. Pourquoi ? Ça, comme bien d'autres choses, je ne saurai jamais ni comment ni pourquoi, car tout le monde a oublié. Et puis, à l'époque, un "maître d'école", ça faisait peur aux gamins et aux parents aussi d'ailleurs, c'est dire ! ... Enfin, petit dernier du moment, je n'avais guère envie de manquer le peu que me consacrait ma pauvre mère débordée par l'entretien de sa marmaille et de la maison. Marraine m'a rappelé que, seul à la maison, j'agaçais avec mes "j'sais pas quoi faire" parce qu'on avait très peu de jouets, de supports de jeux et encore moins à lire. Je le reconnais : je réclamais sans cesse quelque chose à voir ou à faire, une parole ou un contact, et je suis resté assez difficile à satisfaire. Heureusement, nous habitions tout près de la Loire et j'y rêvassais comme un bienheureux avant d'y emporter mes lectures...

Un couteau

Je suis un couteau. Attention ! Pas n'importe quel couteau ! Oh ! N'allez pas croire que j'ai servi à je ne sais quel crime célèbre. Non ! Non ! Je suis un couteau de... poche ! De la poche d'un nivernais

Autrefois, quand j'étais enfant, tout homme à la campagne au moins, avait son couteau. Recevoir le sien était un événement dans la vie d'un garçon. Il pouvait être offert au moment de la communion solennelle, il pouvait être transmis tout aussi solennellement par un aïeul trop âgé comme un héritage qui se mérite, ou encore à tout autre moment de l'entrée dans l'adolescence, comme une sorte d'initiation. C'était en général un objet assez cher dont on prenait soin car il était destiné à vous accompagner votre vie durant. Il était donc d'une grande qualité de fabrication, un peu sacré et le négliger aurait eu quelque chose de sacrilège.

Je suis donc un couteau de poche, mais vous l'aurez compris, pas le banal Opinel non plus ! Je finirai sans doute sur une brocante où les anciens me tripoteront avec une bouffée de nostalgie comme une pièce antique, sans m'acquérir pour autant, et les plus jeunes ne me jetteront qu'un regard indifférent, ignorant tout de moi.

D'abord, j'ai un manche en corne, poli et taché par le temps, au point que je brille comme un caillou de rivière. Mes butées sont presque intactes et les axes encore solides. Je n'encombre pas la poche et pourtant j'ai six outils dont trois lames, chacune ayant un usage différent. Je suis fabriqué dans un fer qui ne se trouve plus, inoxydable avant